

Blanc par accident ? On ne sait. En tout cas, Paul Personne c'est un idiome nègre de la plus belle eau. Il a fallu que Luther Allison, Nick Lowe ou Commander Cody le lui disent pour qu'il prenne conscience de cette aptitude innée. D'aucuns avaient remarqué au hasard des festivals cet étrange chanteur, qui, show-biz oblige, jouait à cache-cache avec le public. Deux nouveaux disques et un peu de respect pour son talent lui permettent d'éclater au-delà des cercles d'aficionados. Enfin ! Ecoutez ! C'est peut-être facile à dire, mais Paul Personne c'est quelqu'un ! En prime, un concert le 4 février à l'Olympia et une tournée à travers la France, dans la foulée.

PAUL PERSONNE

ou LE BLUES EN PERSONNE



Faisons le compte. Un premier 45 t, à dix-sept ans, chez Pathé-Marconi, un second avec son premier groupe "Bracos Band", deux L.P. chez Vogue avec sa deuxième formation "Backstage", son premier 33 sous le nom de Paul Personne chez Epic/CBS, et enfin ces deux galettes pressées pour Phonogram : soit dix-huit ans de galère qu'il nous raconte ici ; ça vous donne d'office un ticket d'entrée dans la légende du blues - salut John Hurt, Jimmy Reed, Mance Lipscomb, Leadbelly ! - si fertile en malentendus de cette nature.

On peut interpréter d'une autre manière. L'univers des douze mesures est intrinsèquement celui d'une inadéquation au monde, à ses lois, ses codes, donc fatalement en porte-à-faux avec les *establishments* productivistes. Tout est donc O.K. ! D'ailleurs, Paul Personne s'en plaint-il ? Tout juste un peu de colère fataliste, moins pour lui que pour la musique qu'il aime : "*cette tristesse dans le cœur tout simplement/Big Joe Williams*" qui se raconte en croches. Aujourd'hui, voilà qu'une maison discographique plus futée que les autres lui rend justice. Bravo ! Mais, au-delà de ce parti-pris intelligent, voyons-y surtout la constance de l'individu. Parabole d'une certaine invulnérabilité du bluesman. Dont le

plasma est fait d'une poésie du mal-d'être relevant plutôt de l'ordre animiste.

Retour amont. Sans rouvrir le débat sur la prééminence de l'existence sur la conscience (ou le contraire), constatons dans la trajectoire de notre *blues-shouter* une singulière fidélité aux lois du "genre". Comme si, poussé son premier riff un 27 décembre 1949, la fée Nostalgia avait laissé tomber sur lui une poignée de notes bleues. Pour preuve, il l'avoue, cette affection coupable pour toutes ces musiques qui, de près ou de loin, entretiennent un rapport avec l'urgence. Billie Holliday, Hendrix, B.B. King, Muddy Waters... la cause était entendue, et l'on imagine aisément ses géniteurs se demander où l'animal avait pu attraper ce mal pernicieux.

Car, que l'on sache, la banlieue d'Argenteuil ce n'est ni Chicago, ni le Deep South, ni les bayous de Louisiane. Cela pour dire que dans le carré bleu hexagonal (Benoit Blue Boy, Patrick Verbeke, François Guierre, Bill Deraime) Paul Personne est probablement celui qui sonne le plus blues. Il l'est, il le suinte. Pis, on assiste avec lui à la fin d'un œdipe : celui qu'entretenait la génération précédente avec les *States*. Il écrit (maintenant) en français. A le *feeling* tricolore. Et s'il parle des grands anciens, y voir moins un mimétisme qu'une ma-

nière tendre de respect. Ecoutez ces deux derniers disques ! Le premier plus jazzy-soft, le second plus bluesy-hard : ils nous éclairent sur les virtualités du bonhomme. Tout est d'aplomb.

Sur une trame minimaliste, brut de coffrage, il exprime à loisir les tendances discursives de sa panoplie rythmique, émotionnelle. Douze titres, sans le moindre déchet. Tour à tour déchirés, syncopés, mélancoliques, râpeux, euphoriques, lourds, suaves. On croise Chuck Berry, Tom Waits, Guitar Watson, Ricky Lee Jones, Wilson Pickett... comme si ces "grandes pointures" étaient venues, pour quelques mesures, faire un bout de bouff avec le jeunot. Mais la voix éraillée, traîne-gorge, rêche, est là pour prouver qui est maître à bord.

Il est une coutume dans le blues qui commande que l'on caviarde son passeport pour passer cette frontière, après laquelle, meilleur ou pire, on est définitivement apatride. Voir Howlin' Wolf, Sunnyland Slim, Muddy Waters, Hound Dog Taylor *and so on...* En sacrifiant René-Paul Roux, Paul Personne, n'a désormais plus de circonstances atténuantes.

Frank TENAILLE ■



ture, la tente de camping sur la galerie... sur la côte atlantique. On frappait à la porte des clubs. On jouait une semaine. On se tirait. On allait cinq bornes plus bas, et même scénario. Marrant ! Maintenant c'est quelque chose que ne peuvent plus faire les mômes qui commencent.

- Tu commences alors à t'intéresser à la guitare ?

- J'avais entendu un mec qui s'appelait Jimi Hendrix. Il m'avait complètement subjugué ! Y'avait le piquant de sa guitare, mais en plus comme il avait un super batteur, j'étais comblé. Alors je m'y suis mis. L'année suivante, pareil... j'avais entendu dans un club "Light my fire" des Doors et ça m'avait vachement inspiré pour composer. C'était un départ ! J'ai rencontré alors un type qui écrivait des paroles... un peu intello... plus vieux que nous... mais qui voyait ces jeunes mecs qui avaient la patate... Ce fut la première maquet-

te, le premier contrat de maison de disque avec Pathé-Marconi. J'avais pas dix-huit ans. Premier 45 tours... et premier échec aussi ! Car ça n'a pas été tellement loin...

- C'était en 68 ?

- Oui, une bonne année (*rire*)... une année très fertile ! Il y a eu le disque, quelques radios, mais bof ! ça s'est terminé sur une plage du côté de Carnon-Plage, où l'on avait enfin trouvé une boîte pour jouer, "La Caverne Speet"... C'était la déche, y'avait deux jours qu'on avait pas becqueté... on mettait l'argent dans le camion... l'enfer ! Ah ! ouais, cette année-là, j'avais flippé ! J'étais mal dans mes lattes. Je m'étais tiré en stop, avant la fin... j'étais mal barré dans la tête ! J'en avais même marre de faire de la musique ! J'ai tout plaqué, je me suis coupé les cheveux très courts, je voulais trouver un job. Redevenir normal... Et puis j'ai pris un emploi complètement naze aux biscottes Gringoire. Je poussais des chariots...

- Et le groupe de "La Folle Entreprise", c'est arrivé quand ?

- Je crois, un an ou deux après. On était un peu paumés dans la région parisienne, lorsqu'un jour un mec nous dit qu'une troupe de théâtre américain cherche des types. C'était le *Liquid theater* qui était à l'Espace Pierre-Cardin. On s'est pointés. On a passé une audition. Ça les a branchés, et nous ça nous a bien branchés aussi. On bossait la musique huit heures par jour ! En même temps on faisait de l'*acting*... Un mois de répét', un mois de représentations... De là nous est venue l'idée de faire un truc original. A l'époque c'était la folie des fringues, les groupes avec plein de monde, à la Joe Cocker... Nous avons eu, le guitariste et moi, l'idée d'un truc un peu tribal, un peu fiesta, mi-théâtral, mi-musique... L'époque voulait ça, mais je pense que

Histoire

d'une galère

à l'usage

des jeunes

générations

- La musique m'a branché quand j'avais dix, douze ans. Je retenais assez facilement toutes les mélodies que j'entendais à la radio. Une chanson comme "Milord" d'Edith Piaf, je chantais ça en allant à l'école... Puis, il y a eu l'arrivée d'Hallyday, Les Chaussettes Noires, du twist ! C'était la révolution dans la baraque ! Premier électrophone "Teppaz", premier 45 tours. Je me suis passionné pour la batterie. Je piquais la boîte à gâteaux à ma mère, les aiguilles à tricoter, et j'essayais de refaire le jeu du batteur sur le disque. Puis, ma frangine m'a payé ma première caisse claire, mes premières cymbales. J'ai rencontré des potes... toujours la même histoire... des gens fixés sur la musique... le premier groupe dans la cave d'un de ces mecs. Le moment où les Beatles, les Stones commencent à débouler.

Premiers essais dans les M.J.C. du coin, avec un matériel dérisoire, mais enfin, bon... Jusqu'à cet été, où nous sommes partis à trois. On faisait des morceaux d'Otis Redding, James Brown, des vieux trucs de blues. La voi-

Folle Entreprise" a été seulement un peu en avance, souviens-toi d'Alan Stivell, ou de Fugain avec son "Big Bazar"...

On était quinze sur scène. Fallait qu'on y croie vraiment pour convaincre des mecs de nous suivre dans cette aventure barjo... On s'était fait toute une structure scénique avec des tréteaux piqués sur un marché, recouverte de toile de jute, une déco, des éclairages, parce qu'on jouait sur certaines ambiances, une sono, correcte pour l'époque...

- Vous avez beaucoup tourné ?

- Vachement ! C'était l'époque des M.J.C. "Magma" se mangeait tout le circuit. Nous on suivait la trace, et ça marchait bien. Les gens étaient assez étonnés... mais, dis donc, on était payés une poignée de cerises ! On faisait dans le style rock-pop... un peu comme Santana, mais nous insistions sur les percussions. Je m'étais beaucoup branché sur la musique africaine typique, avec rien d'électrique... Un drôle de mélange, avec les nanas qui faisaient les chœurs, qui allaient dans la salle... à la fin c'était le *happening* !

- Ça s'est arrêté comment ?

- Ça a dégénéré, tout doucement ! On s'est retrouvés un hiver dans un château prêté. Il faisait froid et on s'est tous chopés la crève ! On n'avait pas de pognon, alors ça s'est plus ou moins effiloché, malgré une pseudo-reprise à Toulouse. A la fin, il a fallu revendre le matériel !

Plus tard, j'ai réalisé une petite maquette; j'ai alors pris le guide du show-biz et j'ai fait le tour des directeurs artistiques... ça m'a vraiment foutu le dégoût dans la bouche, ce genre de truc !

- C'est alors que tu quittes Paris pour t'installer à Toulouse ?

- J'avais envie de vivre une autre vie. J'étais complètement dégoûté. Je me suis mis à travailler... des petits jobs qui ne correspondaient pas du tout aux pseudo-études que j'avais faites - je suis même pas allé jusqu'au BEPC, c'est mon père qui m'a obligé à passer un C.A.P. de mécanique -, au *Parisien Libéré*, à *Marie France*, à la Société chimique des Mureaux, chauffeur-livreur pour *Pif-Poche*, tous ces machins... et donc, quand ma dernière imprimerie a été obligée de mettre la clé sous la porte, je me suis retrouvé à Toulouse avec une bonne partie de mon salaire en indemnités de chômage. Alors là, j'ai pensé : "je peux m'acheter soit un ampli et une guitare, soit un canasson". Parce que je voulais vivre dans une roulotte... J'étais allé du côté des Saintes-Maries pour voir s'il n'y en avait pas de petites à vendre !

En fin de compte, je me suis dit : "peut-être qu'un jour avec la guitare et l'ampli tu pourras te payer une roulotte et un cheval, mais l'inverse c'est pas possible !" (*rire*). Je me suis trouvé une guitare en Angleterre et un ampli à Paris. Et, tout doucement, j'ai recommencé à faire ma musique dans mon coin... toujours ce sale goût du métier parisien dans la bouche.

- Débute alors l'histoire de "Bracos Band" ?

- Oui, mes potes sont venus me délurer ! "Allez fais pas le con !..." Et c'est reparti ! On était quatre. On a fait des festivals, avec un petit



(ph. X)

SA DISCOGRAPHIE

■ 1967. Un premier 45 t chez Pathé-Marconi. (*Epuisé*).

■ 19.. ? Un second 45 t (en production indépendante), avec "Bracos Band". (*Epuisé*).

■ 1979 (juin), avec BACKSTAGE. Peace of life - Hoochie coockie man - I feel the same way - Can't hold out - Gamblin women blues - Sometimes I wonder - Driftn blues - American girl - Nobody can't help me - I dont wast my time. (*Vogue LD 8559/Epuisé*).

■ 1980 (avril) avec BACKSTAGE. Tell me - Moovin'on - Disk this king of blues - Keep on lovin' - I'll never gate here - Let our daddy roll - You get me like you want - Cold water blues - That's wrong - Going back on the road - Boogie woman. (*Vogue 508 610/Epuisé*).

■ 1982 (octobre). Premier 30 cm (autoproduit) sous le nom de Paul Personne. (*Distribution CBS/Epuisé*).

■ 1983. EXCLUSIF. Comme un étranger - T'retourne pas - Solitude blues - J'veux pas descendre - Ça va rouler - Pleure pas. (*Philips 812 113*).

■ 1984. BARJO-LAND. Barjoland - M'laisse pas tout seul (avec moi) - J'prends l'bon côté - Pas d'place ici - La p'tite à côté de moi - A bientôt. (*Mini-album, 6 titres, Philips 822 894-1*).

- CONTACT SCÈNE : c/o Babette Jones, Phonogram, 24 boulevard de l'Hôpital, 75005 PARIS (Tél. : 1/336.32.30).

ampli, deux colonnes... On allait à droite, à gauche. On se pointait. On disait : "Votre plateau est plein ? Vous n'auriez pas un petit trou ?" Et on jouait un soir. Ça branchait. On rejouait le lendemain ! Ils nous payaient dix sacs : on en avait pour quinze d'essence, mais c'était pas grave, on s'était pris du bon temps ! Mais lorsqu'on rentrait à la baraque et qu'on ouvrait le frigo, c'est sûr, il avait plutôt tendance à être vide... Ça s'est amélioré. On a pu se faire payer un peu mieux. On tournait beaucoup dans la région toulousaine, dans les facs, dans cette super-boîte qui s'appelait "Le Pied"... On s'était fait une super-cote dans ce coin-là !

- Vous avez même fait un 45 tours ?

- Le seul vestige de "Bracos Band". On avait rencontré un type, qui nous avait emmenés en Bretagne le réaliser. Quand je le réécoute aujourd'hui, je trouve que c'était pas si mal. Mais le mec, c'était un allumé, un fou furieux, un mégalo, et c'en est resté là. Le disque on l'a vendu seulement à la sortie des concerts, quand les mecs nous demandaient des autographes !...

Après, on est montés à Paris. On jouait pas mal, au Centre Américain, etc. Mais la presse nous boudait. C'était l'époque pré-punk, et nous on faisait du hard-blues, presque à la limite du punk. Donc ça n'intéressait pas... On n'avait pas le look. Il y avait "Little Bob Story", "Bijou", "Sharshooter"... c'était le début aussi de "Téléphone", avec lesquels on a vache-

ment joué... on a senti que ça pouvait pas aller plus loin sans maison de disques, sans presse, sans radio, et on a craqué... comme d'habitude.

- "Backstage" ?

- Je me suis retrouvé avec un mec qu'était road dans "Bracos band", que j'ai pris à la besse. Il y est toujours. J'ai trouvé un batteur. On a fait des concerts en trio. Et lors d'une soirée au "Rose Bonbon", à Paris, j'ai eu le contact avec le mec qui s'occupait d'"Alligators" en Angleterre... La condition, c'était de signer chez Vogue. A l'époque je chantais en anglais. J'ai pu dégotter ce contrat. Mais, manque de bol, celui qui me l'a signé se barrait de la maison de disque trois mois après...

J'ai donc fait un premier disque chez Vogue, suivi d'une tournée de 45 dates... Après ce forcing, retour en studio, deuxième disque... je comptais avoir des avantages supplémentaires au niveau des moyens et du temps. Mais ça a été moins bien que pour le précédent ! Ce qui fait que le disque est sorti quand même, mais inabouti.

- Vous n'avez pas pu franchir un certain cap ?

- Non, c'est resté limité ! J'avais pourtant des propositions. Par exemple on m'invitait en Allemagne pour jouer en première partie de bluesmen américains, et pour une histoire de petit argent, la maison de disque n'a pas accepté de m'envoyer là-bas... Alors j'ai eu les boules ! J'ai envoyé une lettre recommandée et je me suis tiré.

"Backstage" s'en est allé en fumée ! C'était vers 1980...

- Tu songes alors à partir à l'étranger ?

- J'avais rencontré Luther Allison avec lequel j'avais fait des bœufs. Et il me disait : "Reste pas là, viens aux Etats-Unis ! Le blues que tu fais est original ! Tu sais, moi je suis qu'un Noir. Je vis du côté de Chicago. Je suis enfermé dans le milieu. Je peux pas en sortir. Mais toi, tu as une couleur particulière. Souviens-toi des Stones, ils ont piqué tout le blues aux Etats-Unis, mais ils l'ont fait à leur manière. Ils l'ont repopularisé". Alors, moi, ça me laissait un peu perplexe. Plus tard, je vais jouer à Orange, et je vois la fille de Johnny Cash qui se pointe. Et qui me dit : "Ouais ! C'est super ! Viens à New-York ! Là-bas, tu vas faire un tabac ! Ya peu de musiciens là-bas qui jouent comme ça". Moi, je lui disais : "Arrête, déconne pas ! Ya des super-bons musiciens. Qu'est-ce que je suis ? Je suis un petit français qui essaie de se débattre dans sa toile en France". Un autre jour, pareil, à Vierzon, je parle avec Commander Cody qui me dit la même chose. Alors j'ai réfléchi : "Merde ! faut pas charrier ! Je me considère peut-être comme un minable, mais il doit bien y avoir quelque chose plus profondément !"

- Mais tu n'est pas parti !

- Ça posait trop de problèmes ! J'avais envie d'y aller avec mes potes. Avec ce band-là ! Pas envie d'aller trouver des musiciens là-bas. C'était donc galère ! D'y arriver la gueule enflée en disant : "Bonjour, c'est moi". Fallait un paquet de courage ! Non, j'avais plutôt envie de me barrer en Australie, au Canada. De trouver un pays intermédiaire.

- Et, curieusement, c'est l'époque où tu te mets vraiment à écrire en français !

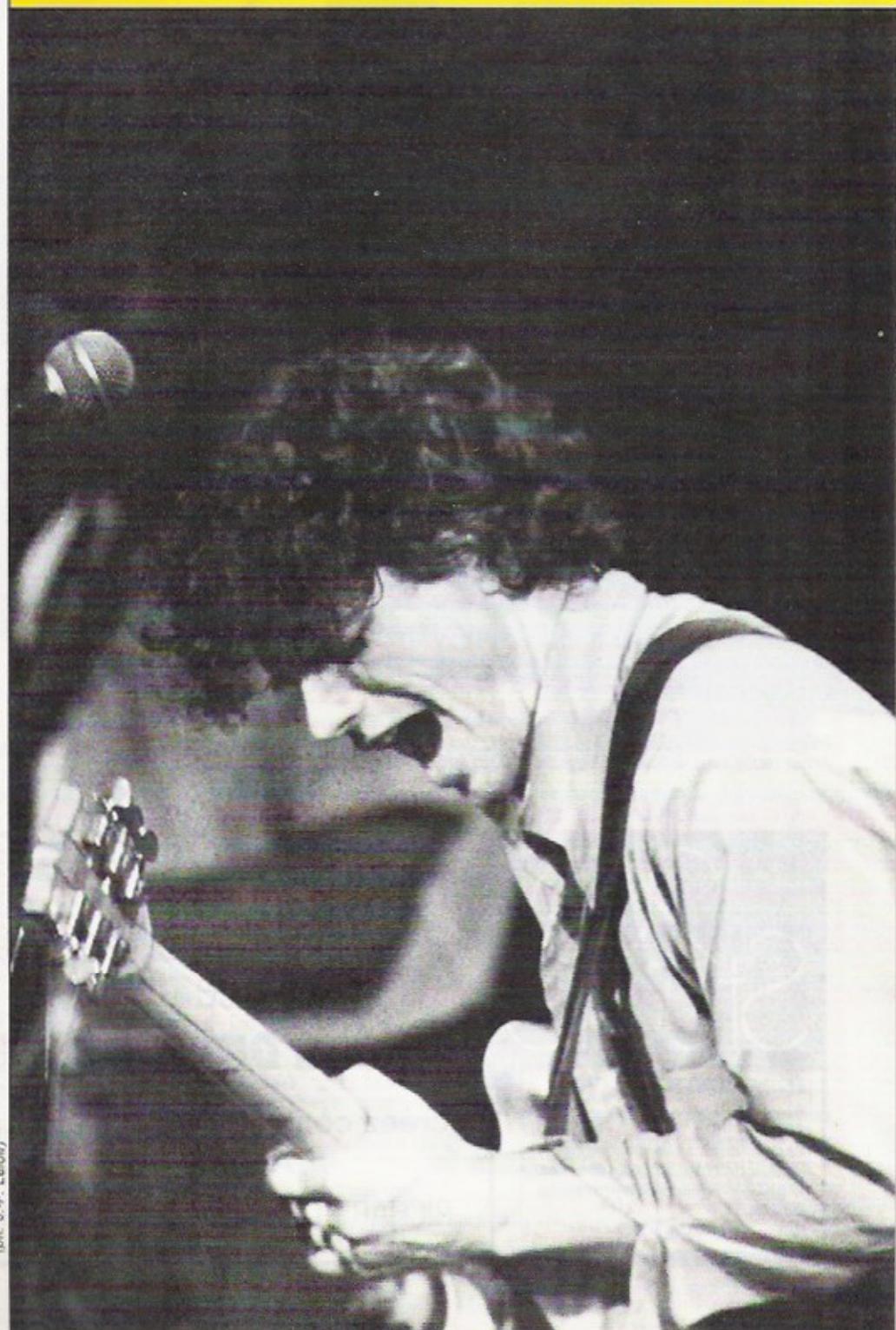
"FEELING"

J'ai écouté le blues par l'intermédiaire des Anglais, Peter Green, John Mayall, et ça m'a vraiment touché. Les "Doors" faisaient aussi toujours une musique à base de blues. De même pour Jimi Hendrix : même s'il expérimentait des tas de choses, c'était un guitariste complètement blues. En définitive, j'ai été touché par tous ceux dont le blues traînait dans leurs musiques. Tout cela m'a amené à revenir aux sources. B.B. King, Elmore James, Muddy Waters, Allman Brothers, Johnny Winters...

J'ai aussi été touché par la soul, Wilson Pickett, Aretha Franklin... mais à cette époque c'était la musique des boîtes, des minets... et, même si ça me branchait puisque je la jouais, la soupe qu'il y avait parfois chez Motown, chez Stax, créait chez moi une tendance à m'en éloigner. Mais depuis je l'ai réécoutée. C'est pas le disco pour les minets des années quatre-vingts ! Maintenant on se rend compte de l'énormité de mecs comme Marvin Gaye, de tous ces gens-là ! En même temps, j'ai eu ma période Cochran, Gene Vincent, un peu nostalgia bain de jouvence, O.K. ! mais c'était bien...

Pour *Exclusif*, le premier disque de chez Phonogram, je m'étais fait un band rétro. Je m'étais carrément branché sur Billie Holiday, Bessie Smith, les Vieux Ray Charles, Lonnie Johnson, T. Bone Walker... Pour *Baroland*, par contre, j'ai pas été sous influence. J'ai fait mes trucs comme c'est sorti. J'avais seulement envie d'un son plus dur, plus franc.

(Propos recueillis par Frank TENAILLE)



(D.R. J.-P. Lefort)

- J'écrivais en anglais, mais malgré tous mes efforts je voyais que ça n'allait pas... jusqu'au jour où j'ai senti que ce que j'écrivais en français tenait debout. Que je ne perdais pas en *feeling*, en intensité au niveau musical. Que ça me permettait vraiment d'aller au fond de ce que j'avais envie de dire, alors qu'avec l'anglais je ne pouvais pas arriver à ce résultat. En une semaine, j'ai fait cinq-six morceaux, ça m'est sorti tout seul. Ça été l'exorcisme, la psychanalyse ! J'ai senti que je parlais sur une nouvelle route. Les prémices d'un truc ! J'ai donc refait une maquette, re-

pris les copains, plus quelques nouveaux, et ça s'est décidé !

- Le premier Paul Personne ?

- On a enregistré du côté de la Marne, dans un petit studio 16 pistes. Sympa, mais la qualité d'enregistrement n'y était pas. Un 30 cm qui a été distribué par CBS. Là, je me suis dit : "tout est permis !" On me faisait miroiter des tas de choses... avec la vie que j'ai eue, il fallait vraiment mettre le paquet pour que j'y croie (*nire*) ! En fin de compte ça été juste une

petite carte de visite, quelques radios, quelques télé... pas été plus loin. Pour te prendre un exemple, la première télé dans laquelle ils m'envoient c'est "Les Jeux de Vingt Heures" ! J'sais pas si t'arrives à cerner le truc !... Tu vois, ils avaient bien compris le personnage !... Que des erreurs comme ça !... J'ai demandé à faire un autre album chez CBS, en signature directe, la réponse a été : "non" ! Bof, pas grave, j'avais l'habitude ! Les petites lettres recommandées, je connais !...

- A nouveau la traversée du désert ?

- Plus rien ! J'avais plus d'affiche, plus de presse, plus de radios. Toujours pareil. On parle pas de toi, t'amèneras pas du monde ; donc t'es pas rentable ! Huit mois comme ça, jusqu'au jour où, paumé dans ma ferme à Toulouse - ni téléphone, ni eau chaude, deux kilomètres de chemins empierrés pour y arriver -, je reçois un télégramme. Car le facteur y arrivait (*nire*) ! Comme quoi on me demandait de remonter à Paris avec mes musiciens pour une émission, "La Nouvelle Affiche". C'était Nicoletta, invitée d'honneur, qui voulait m'avoir ! Et ce soir-là, comme par hasard, Bashung tournait une émission à côté avec des gens de chez Phonogram. C'est comme ça qu'il y a eu le contact.

- Visiblement, cette fois, ça s'est mieux passé !

- On m'avait dit qu'il y avait sept directeurs artistiques. Je ne voulais pas en entendre parler ! Trop de mauvais souvenirs. C'est le genre de personnes qui veulent plutôt faire ressortir leur personnalité que de révéler celle de l'interprète. J'ai dit : "non, ça m'intéresse pas ! Je veux surtout pas qu'on me foute le grappin dessus ! Qu'on change quoi que ce soit artistiquement dans ma musique". En fin de compte, j'ai rencontré une femme directeur artistique qui aimait ce que je faisais, qui ne voulait pas intervenir artistiquement, qui assumait son boulot avec discrétion. Elle y a cru dès le départ, elle a su me convaincre et convaincre Phonogram, et maintenant j'ai les mêmes rapports que j'aurais dans un petit label... ce qui m'a toujours tenté, plutôt que les grands burlingues.

Pour moi c'est un peu le paradis ! Mais ça devrait être le boulot normal d'une maison de disques...

Propos recueillis par Frank TENAILLE ■



(Ph. Cl. Delorme/Phonogram)

Paul Personne entouré de Philippe Floris (batt.), Jean-Lou Pecetto (basse), Daniel Antoine (piano, orgue, synthé), Arthur Harris (sax) et Philippe Saboulard (guit.) lors de l'enregistrement de "Barjo-Land".

20 Studio

Alain Bashung
Ageilles Servat
André Blot
Yvon Etienne
Dogs
Dante Agostini
Philippe Bécand et

Mag Seu
Pierre Mduoret
François Audet
Phonogram
Editions Pluriel
Polydor
Valia
DiScorquet... etc...

15 ans d'expérience

nous ont accordé leur confiance

créez confortablement à la campagne, au bord de l'eau
A DES PRIX TRES ABORDABLES

RICHARD LOURY ~ Pruillé 49220 le lion d'angers ~ tél. (41) 32.61.06
CHAMBRES GRATUITES A DISPOSITION | (41) 42.34.46